L'ART EN CHEMIN

présente

Mémoire

une nouvelle inédite

de

Isabelle Cervellin-Chevalier

© Isabelle Cervellin-Chevalier 2021

Dans le silence profond de la ville assoupie, je me souviens.

Ce soir les rideaux sont tirés, les silhouettes des lampadaires dessinent dans le noir leur présence solitaire. Quelques halos blafards qu'aucun papillon de nuit ne viendra caresser. Réflexions lumineuses qui n'éblouiront personne. Le temps s'est arrêté quand la nuit est tombée. Comme tous les soirs. À la bonne heure…

Il fut un temps où l'astre du jour emportait avec lui les promesses de soirées enchantées et d'insouciants lendemains. Paillettes dorées déposées sur les murs dans le sillage de muses aux ailes déployées. Le soleil se lève toujours, poursuit sa course folle à travers des cieux qui nous sont devenus plus lourds, et se perd à l'horizon de nos patiences résignées. Les muses ont déposé leurs âmes, contraintes et forcées. Il a fallu plier leurs ailes duveteuses pour les ranger dans de petites boites de Pandore, aux côtés de l'espérance, en attendant…

Dans la monotonie diaphane de nos vies engourdies, discontinues, insipides, il faut patienter, mais ne pas oublier. Les masques de bienséance, les rictus maladroits, les sourires de connivence. Les éclats de rire qui se dispersent dans les couleurs du jour, les sourires des enfants avec leurs petites dents qui n'ont pas encore pris le temps de pousser. Les marmots qui chahutent sur le chemin des écoliers, les grimaces à l'arrière des voitures, les baisers volés à la dérobée, les amours adolescentes, une tête qui se pose sur une épaule, des inconnus qui se dévisagent, des lèvres qui se désirent dans le souffle humide d'une bise venant de la mer pour mettre du rouge aux joues. Les lèvres dessinées au crayon, colorées de toute la palette des roses possibles. Les moustaches fines, les barbes bien entretenues, savamment taillées pour souligner l'arrondi du visage ou adoucir la fossette d'un menton. La lumière malicieuse qui pétille dans les yeux, s'accroche sur la bouche et descend jusqu'au cœur, l'espace d'un éclair. Petit moment de joie fugace. Gratuit. Humain.

La poignée de main maladroite qui ne parvient pas à cacher un manque d'assurance, les doigts chauds qui s'abandonnent entre des mains autoritaires, la poigne sans retenue des esprits honnêtes, celle des audacieux qui n'ont pas l'habitude de prendre des gants. Les jeux de mains.

Les petits riens qui s'insinuent dans une tape sur l'épaule, un effleurement de doigts, une main posée sur un avant-bras pour contenir un geste. La complicité qui se joue des distances pour que, peu à peu, se construise l'amitié. L'odeur, l'aura, la présence charnelle de l'autre qui déplace l'air autour de lui. Les ondes imperceptibles qui s'impriment dans le sillage des corps. Le contact d'une peau tendre que l'on a envie de respirer à plein nez, tout ce qu'aucun écran ne saura jamais capturer.

La vie d'avant…

S'asseoir au bar entre des inconnus qui vous frôlent au passage, lier connaissance, se rencontrer, plaisanter sur la vie et sur le beau temps, offrir un verre, trinquer, déguster le charme de l'instant ou avaler cul sec juste pour le défi, le dépit ou l'ennui. Se laisser envoûter par la voix ronde d'une chanteuse, baigner dans le courant d'une mélodie, d'une émotion. Les notes légères d'une guitare et les pleurs d'un saxophone entremêlés. Applaudir un morceau, attendre le suivant, danser sur un air qui fait voyager l'âme, apprécier le talent qui s'offre à tous les sens.

Ouvrir sa porte à un ami de passage qui vient à l'improviste une bouteille à la main, un sourire à la boutonnière. Un repas de fortune, une table trop petite pour contenir l'amitié nombreuse. Les invitations de dernière minute, les réunions au pied levé, les occasions qu'on n'aurait pas voulu manquer.

Arriver en retard pour la séance de 20h et scruter, dans le noir de la salle obscure, le fauteuil libre entre deux êtres chers. Aller prendre un verre après le film, et plus selon l'humeur de l'assemblée. Réserver les meilleures places pour l'opéra, robe de soirée, tenue de circonstance, le rideau rouge qui se lève, la fosse de l'orchestre, la magie des éclairages. Les douze coups avant que le spectacle ne commence, les répliques enlevées, les mises en scènes émouvantes, les heures tardives les cadences folles. La vie d'artiste…

Le vernissage d'une expo en début de soirée, coupe de champagne, critiques d'art, discussions animées. Les échappées fantastiques dans les rues de la ville à point d'heure. Un trio qui s'improvise au coin de la rue sous une alcôve, les pas pressés des passants qui rentrent tard chez eux parce qu'ils n'ont pas vu défiler les heures. Les enseignes des magasins qui resplendissent dans la nuit pour attirer les regards même après minuit sonné. Les ambiances musicales des bars qui débordent sur le trottoir pour accrocher les désirs. Les décisions que l'on prend sur un coup de tête, les endroits où l'on entre sans réfléchir.

Le billet d'avion acheté à la dernière minute pour partir ailleurs, le train qui entre en gare avec ses promesses de voyages, un regard jeté sur la montre pour s'assurer que tout est sous contrôle et que le rendez-vous sera conforme aux attentes. Les surprises que le hasard réserve à celui qui n'attend rien. Les minutes qui durent des heures, et le temps qui ne compte plus parce qu'il n'a aucune de raison de le faire. Les projets qui n'ont pas besoin d'être millimétrés. Les allées-venues en confiance. Les kilomètres qui ne sont pas des distances. La porte que l'on ferme sans avoir à se cacher la face. La légèreté d'être.

Il fut un temps où tout était plus simple et où l'on ne le savait pas. Un temps où l'on ne respirait pas l'air vicié de la méfiance et du doute, où chaque soir ne tombait pas le couperet d'un nombre de morts, comme un verdict fatidique porteur d'espoirs ou de perspectives contraignantes. Un temps où le réveil ouvrait la porte à des rêves insensés, où les soirées se faisaient écrins de l'art, et les nuits refuges de l'âme.

Il fut un temps où il suffisait de vivre et on l'ignorait, un temps où la vie et la mort ne se confondaient pas en excuses.

En ce temps-là, l'humanité se lisait sur les visages. Les muses inspiraient et c'était essentiel.

Ce soir les rideaux sont fermés, les oiseaux de nuit ont rejoint leurs pénates. Le vent erre à pas feutrés dans le mutisme imposé de nos égos confinés, et s'engouffre sans retenue dans les ruelles désertes. La ville est immobile, pétrifiée, engluée comme nos vies. Le temps s'est arrêté quand la nuit est tombée. Comme tous les soirs.

Dans le silence profond de la ville assoupie, je me souviens d'un temps où nous étions mortels, mais qui s'en souciait ? Le balancier des jours qui passent semblait inébranlable. Un temps où nous vivions avant que d'expirer. Un temps passé, un temps perdu, un temps d'avant…

Isabelle CERVELLIN-CHEVALIER - Pandémie 2020.

L'ART EN CHEMIN

Ce QRcode vous permet d'accéder au site :

www.lartenchemin.com

où vous pouvez retrouver et télécharger gratuitement toutes les nouvelles de L'Art en chemin

Suivez l'actualité des artistes de L'Art en chemin sur la page Facebook : « L'Art en chemin »